

environs. Georges, qui comprenait l'allemand comme sa langue maternelle, était au courant de ce carnet que le sous-officier abandonnait dans sa chambre, sous les combles, où il écrivait les soirs de repos, assis sur une planche posée sur deux traverses à la lueur d'une bougie plantée dans une bouteille. Singulier et bien caractéristique, ce carnet, qui était comme une histoire de la guerre venue d'en bas, depuis les premiers jours de la mobilisation. Schuller appartenait à la réserve; l'ordre de partir l'avait brusquement surpris le 14 juillet, alors qu'il rentrait les blés à la ferme de Wergheim, dans la Prusse rhénane.

« On va se battre contre la France, disait le carnet, nous voici embarqués en chemin de fer, et en route pour le Rhin, avec nos munitions et nos provisions. J'ai fait mes adieux à Catherine, ma bonne femme, et j'ai embrassé sur leurs grosses joues barbouillées de confitures nouvelles mes trois enfants, Fritz, Wilhem et la toute petite Anna, qui n'a qu'un an à peine et qui ne peut pas parler. Je n'ai pas pleuré tout de suite, à cause de Catherine, et j'ai fait le gai pinson, mais dans le train avec les autres, qui ne riaient pas non plus, j'ai pleuré de tout mon cœur. Ce sont ces Français qui veulent la guerre, voilà ce que tous les camarades se disent. Et cela nous console de partir. Moi, je ne m'en battrais que mieux, puisqu'on m'attaque. Je penserai, en tirant, que je tue les étrangers pour défendre ma bonne femme Catherine qui va dire pour moi bien des prières à la Vierge et à tous les saints les plus puissants du bon Dieu; pour défendre mon Fritz qui a déjà quatre ans et qui joue au soldat sur la place publique avec un grand sabre que je lui ai taillé avec un cercle d'une tonne de bière, que le vieux Kauffmann de Munich nous a envoyée; pour défendre Wilhem qui parle à peine et qui veut être maître d'école; pour défendre Anna que sa mère nourrit et que Dieu protège. Est-ce que je les reverrai jamais? Nous voilà loin, déjà très loin de Wergheim. C'est vers Cologne qu'on nous dirige. De là, nous passerons en France, si les Français ne passent pas chez nous! »

Puis, dans le carnet, éclataient bientôt les cris de triomphe après chacune des surprenantes victoires, après chacune des sanglantes batailles auxquelles le régiment de Frantz Schuller était mêlé. Et, d'étape en étape, il arrivait à la bataille de Sedan, à ce pauvre Bazeilles qu'il avait vu brûler, lui aussi, comme la vieille Montmayeur, et dont il disait :

« Il n'en reste plus un mur debout. Les Bava-rois se sont vengés de la résistance. La terreur allemande fait courber toutes les têtes. Quelle grande victoire! L'empereur est prisonnier avec toute son armée! J'écris cela, fatigué de ma journée de bataille, sans blessure, prêt à recommencer. J'écris cela avec joie parce qu'on dit que c'est la fin de cette guerre. Et je vais revoir ma bonne femme Catherine et mes trois enfants. Et je leur apporterai quelques souvenirs de France que je garde précieusement dans mon sac. Nous bivouaquons au bord de la Meuse. Les feux sont allumés. Nous n'avons plus rien à craindre, puisque l'ennemi n'existe plus et tous mes camarades, ceux qui restent! se livrent à la joie sans penser à ceux qui sont morts. Les musiques militaires jouent leurs plus éclatants hymnes. Nous envoyons des vivats à notre roi. Les officiers passent près de nous et nous les saluons de hurraas. L'Allemagne est grande. De temps à autre, des colonnes de prisonniers traversent les campements, des escortes les conduisent à Sedan où ils seront internés. Ils font pitié, maigres, sales, pas de sac, leurs souliers, leurs capotes déchirés, sans képi (les Français n'ont pas de casque). Quelle différence avec nous autres! Je regarde les amis. Ils sont sanglés dans leur uniforme brun, le ceinturon est blanc. Les visages sont abattus et paraissent fiers : c'est peut-être de l'insensibilité. Les officiers se saluent et un piquet leur porte les armes. L'ennemi a fait son devoir puisqu'il s'est bien battu. Maintenant ce ne sont plus que des gens comme nous. Ils ont leurs parents. Il y en a qui sont mariés, qui ont une femme comme ma bonne Catherine et des enfants comme Fritz, Wilhem et l'amour d'Anna que je vais bientôt revoir, je l'espère. Les musiques jouent toujours. Nous remettons des fagots

et des arbres sur le feu. Il pleut. Les prisonniers français ne passent plus. Bazeille brûle encore »

Frantz Schuller se trompait en croyant la guerre terminée et c'était à Garches qu'il continuait son carnet.

« Je suis en vue de Paris, de Paris, ma bonne femme, dont nous parlons tant aux veillées et dont on nous raconte tant de merveilles et tant d'horreurs. J'en vois d'ici tout le panorama. C'est immense. On distingue très bien les principaux monuments! Notre Dame, qui ne me semble pas aussi belle que la cathédrale de Cologne que nous sommes allés voir l'an dernier, à Pâques, le Panthéon, les Invalides, où est le tombeau de Napoléon 1er, celui qui nous a tant de fois vaincus; l'Arc de triomphe, aussi, dont ils sont si fiers, parce qu'il leur rappelle leurs anciennes victoires. Les générations changent. Nous autres Allemands, nous sommes restés des hommes, mais nous n'avons plus devant nous que des enfants. J'ai mon logement, avec douze soldats, dans une fabrique située au fond de la vallée de Garches. La fabrique est tenue par deux frères, dont l'un est très malade. La mère ruinée à Bazeille est venue leur demander asile. Nous n'avons pas à nous plaindre d'eux. Ils n'ont, du reste, avec nous que les rapports indispensables. Nous apportons notre viande, notre vin, notre cognac. Ils fournissent le reste. Souvent ce sont les soldats allemands qui nourrissent les paysans lesquels n'ont plus ni pain, ni pommes de terre, ni viande surtout. La vieille dame qui vient de Bazeille paraît un peu folle; la perte de tout ce qu'elle avait lui a porté sur le cerveau. Elle ressemble un peu à la grand-mère Schuller qui est morte, il y a trois ans, et qui nous a raconté tant de fois comment elle avait eu jadis sa maison brûlée par les Français. Etrange coïncidence. On vient d'amener aussi, dans l'habitation de la fabrique, une jeune fille très belle, dont le regard est dur à force de fierté. Combien j'aime mieux les yeux bleus de ma bonne Catherine! Je ne sais pas ce que cette jeune fille vient faire ici. Je crois que l'un des frères en est amoureux. Alors ce sera un mariage. Elle ne nous parle pas, elle ne nous regarde même pas. Deux ou trois de nos gais compagnons qui ne détestent pas les belles Françaises, bien qu'elles soient maigres, lui ont adressé la parole avec des compliments, car nous savons tous un peu de français, maintenant, mais elle n'a pas fait semblant de les entendre. Et elle a une mine si dédaigneuse que cela ne les a pas encouragés à s'y reprendre une seconde fois. »

Le carnet s'arrêtait là pour les détails intimes qui intéressaient les Montmayeur; il y avait des pages entières consacrées aux épisodes de guerre, du siège; nous ne les racontons pas, ce qui nous ferait remonter en arrière, mais nous y reviendrons lorsque l'action de notre roman sera intimement liée aux épisodes de ce genre que l'avenir prochain fera naître. Le lendemain du jour où Lucienne s'était installée à la fabrique, Claudine était venue la voir. Elle l'avait trouvée près de George et de Mme Montmayeur. Claudine annonçait que des patrouilles prussiennes parcouraient tous les bois environnants.

— Pourquoi? demanda Lucienne. S'attend-on à être attaqué?

— Non, mais on a ramené ce matin aux Bernadettes un soldat tué dans la nuit, pendant qu'il traversait le bois de Saint-Cucufa. Ce meurtre, prétend le commandant de la garnison de Garches, doit avoir été commis par un habitant du village, car les abords sont trop soigneusement gardés pour livrer passage à des francs-tireurs. Une enquête est ouverte.

— Ah! dit la vieille Montmayeur qui avait écouté avec attention. Comment a-t-il été tué, ce soldat?

— D'un coup de fusil, mais, chose singulière, le chirurgien qui a sondé la plaie et retiré la balle, a constaté que celle-ci était une balle prussienne, sortie d'un fusil Dreyser et non la balle pointue et longue des fusils Chassepot, pas plus que l'énorme balle évidée à la basse, des carabines Ménier et des fusils à tabatière.

— Alors, c'est un Prussien qui aura tué un Prussien?

— A moins, dit Claudine, que ce ne soit un

Français qui ait tué l'Allemand avec l'arme de l'Allemand.

La vieille ne fit pas de réflexion. Elle avait les deux mains croisées sur son giron, ses deux mains ridées et jaunes, sous la peau desquelles se tiraillaient les tendons pareils à de grosses cordes. Elle tournait ses pouces, les yeux demiclos, sans un tressaillement, sans une émotion. Et comme Georges et les jeunes filles se taisaient, dans ce silence où l'on n'entendait que le pétilement du foyer, elle dit lentement, hochant la tête :

— C'est peut-être avec le fusil volé qu'on a tué le Prussien.

Claudine était une grande et belle fille au larges épaules, aux yeux très largement fendus et très doux. En Lucienne, c'était l'énergie qui prédominait. En Claudine, c'était par la douceur, mais la douceur forte, courageuse aussi. Elle vint tous les jours passer auprès de Lucienne une partie de sa journée. Elle n'avait plus rien à faire aux Bernadettes. Les troupeaux, dès le début de l'investissement, avaient été envoyés à Paris pour empêcher l'ennemi d'en profiter. Les grains, les fourrages depuis longtemps étaient vendus à l'armée française. Elle restait à la ferme pour protéger la maison, veiller sur cette propriété confiée à sa garde, et qu'elle voulait rendre entière, sans ruines, à Gauthier, le siège fini. Georges s'était habitué peu à peu à ce visage délicat et rêveur de la gentille fillette. Souvent, quand elle était là, travaillant auprès de Lucienne, pendant que la vieille Montmayeur rêvassait dans son coin, il la contemplait longuement, longuement, laissant peu à peu et sans qu'il s'en doutât, pénétrer en son âme un sentiment d'une tendresse exquise; il en était tout réconforté et se retrouvait mieux portant quand elle était là. Un peu de chaleur s'en allait de son cœur à ses veines, de ses veines à son cœur. Mais il redevenait froid, frissonnant, la nuit se faisait, le monde lui manquait, lorsque Claudine quittait Lucienne pour ne revenir que le lendemain. Alors, bien vite, il se levait pour l'accompagner.

— Restez assis, je vous en prie, monsieur de Montmayeur, disait-elle avec bonté, en lui appuyant doucement la main sur le bras. Restez assis, ne vous dérangez pas pour moi.

Mais il voulait savoir quand elle reviendrait, afin de l'attendre afin de compter les minutes, dévoré d'impatience.

— Vous reviendrez bientôt nous voir, mademoiselle Claudine?

— Demain, pas avant trois heures!

Il retenait un soupir. C'était si long le lendemain. Il la suivait du regard aussi longtemps qu'il l'apercevait, puis rentrait triste. Il ne parlait plus de la journée. Et s'il regardait Lucienne, c'était pour retrouver en elle quelques traits du visage de Claudine. Avec quelle angoisse il attendait! Une force puissante l'attirait vers cette jeune fille. Il renaissait à la vie. Il respirait plus largement. Il trouvait que la vie était meilleure. Il n'avait jamais songé à l'amour et voilà que tout à coup il s'était mis à aimer avec fièvre, avec emportement, à aimer d'un amour singulier où il y avait tout à la fois les désirs de l'amant, inavoués peut-être, la tendresse grave d'un père et aussi l'affection amicale d'un frère aîné.

— Je l'aime! se disait-il avec surprise.

Et son cœur se gonflait. Qu'elle l'aimât ou non, il lui était reconnaissant de lui avoir inspiré de l'amour, de lui avoir fait connaître cette émotion exquise et divine. Et dans sa vie sombre, dans sa vie solitaire, au milieu des ruines de cette existence misérable qui toujours avait été la sienne, un soleil radieux maintenant le réchauffait. Le lendemain à trois heures, Claudine entra. Que de fois il était allé à la fenêtre pour guetter son arrivée! Que de fois il avait froncé les sourcils! Que de fois son cœur s'était serré, croyant qu'elle ne viendrait pas!

— Enfin! dit-il, mademoiselle Lucienne, voici votre cœur.

Lucienne, clairvoyante, le regarda d'un oeil profond. Depuis quelques jours, elle le surveillait. Elle voyait le changement qui se faisait dans ce pauvre homme et ses yeux humides quand ils se fixaient sur Claudine, et sa physiologie rayonnante de bonheur, à son approche.